

écrire  
expérimenter  
contrer

nouvelle collection

dirigée par françois bon

D É P L A C E M E N T S E U I L

## D É P L A C E M E N T S

une collection d'expérimentation littéraire aux Éditions du Seuil,  
dirigée par François Bon

Les Éditions du Seuil ont toujours tenu à accueillir ces œuvres inclassables, souvent les premières publications de jeunes auteurs, et dont on sait bien qu'à terme ce sont elles qui enracinent un parcours, définissent les territoires neufs, et nous questionnent bien plus en profondeur que celles qui se contentent de la continuité.

Il y a, dans les revues qui s'ouvrent aux jeunes auteurs, dans ce qui circule de création littéraire sur Internet, des indices qui ne trompent pas : des textes hors roman, des récits brefs, qui questionnent le réel et l'image, appellent souvent la voix, la performance. C'est pour cette inscription hors genre que nous avons pris à Henri Michaux l'intitulé de cette collection : Déplacements.

Parce que lire ces formes neuves demande une attention autre, dans un paysage encombré par une idée trop préformatée des genres, nous demandons à chaque auteur de signer une postface en forme de texte libre, où il puisse revenir sur ses intentions, sur son mode d'écriture, sur sa façon d'interroger le monde.

Jamais ce qui touche au livre n'a été rejoint par un bouleversement si rapide. Ces écritures neuves interrogent ce bouleversement. C'est parce que nous participons nous-mêmes de cette rupture ou de ce trouble qu'il y a urgence à entendre ces voix neuves, se mettre à l'écoute de comment ceux qui entrent aujourd'hui en écriture se saisissent du récit et du monde.

**françois bon**

enfin.  
on fera  
silence  
béatrice rilos

D   P L A C E M E N T S E U I L

Parution le 3 mai 2007

ISBN 978-2-02-093051-2 ■ 160 pages ■ 15 à

## présentation

D'abord, comme un charroi de blocs violents, avec des lumières brusques, la présence nocturne d'une ville, un corps qui se cherche et a mal. La première fois que j'ai lu ce texte, j'ai pensé à Danielle Collobert: cette violence, qui ignore avec brutalité celle qui parle, n'est jamais gratuite, elle est notre réel même. Et l'arrachement poétique compense: cette langue heurtée et rauque, puis les questions qui surgissent, deviennent progressivement le premier plan et l'élan du texte. Qui vous a amené là et pourquoi. Et l'origine, le pays de l'autre côté de l'océan, et la double violence qu'on a faite à ces hommes et femmes, en les déportant là-bas dans les  les, en les amenant ici dans les villes. Sous le texte, ces morts laissés au fond de l'océan: est-ce que, moi qui dis ces images aujourd'hui, j'en suis chargée, quelle est ma responsabilité devant eux, et où chercher dans mon corps leur mémoire? Alors ces vitres, ces téléviseurs, ces laboratoires avec insectes, ou la ville sous la pluie, et silhouettes avec lames de rasoir, leur imbrication rythmique et violente, imposent cette question obsédante du retour. L'auteur s'est imposé pendant un an d'écrire chaque jour dans une suite de grands cahiers, sans retour en arrière, vers ce mot *origine*. C'est ainsi qu'elle avait voulu affronter, elle-même, cette nuit de laquelle nous participons tous. **FB**

## extrait

L'espoir renaît de quelques paroles. Si tu m'avais annoncé que ce serait aujourd'hui que la machinerie fonctionnerait toujours. Quelle surprise. Moi qui me croyais de l'autre côté. Séparée des hommes à jamais.

À jamais écartée mise au banc de la société. Qui le croirait. Pleurer mes mots. Pleurer tes mots. Brise légère. À fond de cale sur de simples morceaux de cartons sur de simples lattes en bois. Regarde. Hors de question. À présent je suis dans le noir mes pensées rejoignent les ténèbres. Ils avaient rêvé d'un monde meilleur. Pour qui. Pour chacun d'entre nous. J'applaudis. Bravo. Bravo. Mon rêve n'est pas ici. Remercie-les de t'avoir éduquée de la sorte. Je ne veux rien d'eux nous n'avons rien en commun. Même si nos morts ensemble jonchent ponctuent délimitent d'invisibles frontières sous-marines. Nos remords nos passés ne se croisent en aucun point du monde. Tu as tort. Puisque nous sommes frères. Sœurs de sang. De peur de peur. Frères. Sœurs de souffrance. Ce sont les autres les blancs qui l'ont appelé attiré voulu ainsi. Je n'ai aucun rapport avec ces gens-là. À fond de cale je t'assure. Ils sont partis dans l'espoir. Mes ancêtres ne leur avaient rien demandé. Plantés droit. Plantés là sur le port. Si la mer nous submergeait. Est-ce tellement grave. Détonation lointaine. Grincement de chaise à ma droite. Cela changerait-il quelque chose à la marche du temps. Confusion de violons. Émanation. Décomposition. Nous n'allons pas nous battre pour des cadavres. Pourquoi pas. Ce qui te reste. Me relie à la race des hommes. Ils auront beau en noyer deux cents deux mille deux millions deux milliards. Innombrables. De crânes et de fémurs remontés par les filets des pêcheurs. Ce qui est fait est fait à quoi cela te sert-il de ressasser de ruminer cela. Une simple égratignure. Une simple rougeur. Si tu prends racine le vent battant ton visage les yeux rivés sur un point imaginaire. De l'autre côté de la Terre.

## postface

Je ne suis pas exotique. Lorsqu'à Paris on me demande quelles sont mes origines, je réponds que je n'en ai qu'une, que je viens du sud, du quatorzième arrondissement. S'ensuit un sourire gêné, une profonde déception. J'ai horreur de ce genre de question. [...] Le créole, ma véritable langue maternelle, ne me vient plus à la bouche, pourtant j'aime l'entendre dans celle des autres. Mon créole des grands cris et des immenses joies. Quelque chose de l'excès. Le français, lui, je l'ai entendu dans sa rigueur, sa pondération. Il se révèle à l'écrit. Le créole je l'ai parlé autrefois. Maintenant cela m'est impossible. Une blessure. À l'âge où l'on apprend à bien parler français, je mélangeais ces deux langues. Mes maladresses. Des moqueries à mon encontre probablement s'ensuivirent. Alors j'ai évincé une langue au profit de l'autre. **BR**

## l'auteur

© H. Triay

Née en 1979 à Paris XIV<sup>e</sup> (à 13h35 précise-t-elle), Béatrice Rilos termine ses études à l'école des Beaux-Arts de Paris, où elle est l'élève de Christian Boltanski. Son travail de plasticienne inclut ses textes sous forme de performance.



manière  
d'entrer  
dans  
un cercle  
& d'en sortir  
pascale petit

D É P L A C E M E N T S E U I L

Parution le 3 mai 2007

ISBN 978-2-02-093053-6 ■ 208 pages ■ 16 €

## présentation

Un livre étrange: des accumulations presque rabelaisiennes, des jardins familiers ou fantastiques, des listes d'inventions à faire ou de bonnes résolutions. On pourrait se perdre dans ces croisements de lettres, de journaux, de faux documents, et puis non: il y a trois personnages, et ils s'intitulent le roi, la reine et leur coiffeur. Libre au lecteur, dont l'activité est requise, de se placer au point de vue qu'il préfère, pour ce qui s'échange en permanence dans les trois rôles. Alors l'éclatement apparent devient construction: sous les signes croisés de Borges et de Perec, recroisant sans cesse les figures et pratiques de l'art contemporain, images, installations, cinématiques, ce n'est pas une histoire qu'on raconte, mais simplement la relation qui nous unit, par parole, geste et images, ce qu'on laisse d'écrits, ce qu'on projette et reçoit de l'autre. Un questionnement de l'invention, des phrases d'enfant, des objets scientifiques et simplement, devant nous: en quoi le monde d'aujourd'hui modifie et constitue le plus élémentaire, la relation d'un être à un autre? **FB**

## extrait

NOUVELLE LISTE D'INVENTIONS À FAIRE:

L'arche pivotante de défilé à démarrage électrique (*turning arch with kick electric of kick start*).

Les baskets qui crient « encore » chaque fois qu'on s'arrête (pour la reine?) (*the special baskets*).

La boussole portable pour connaître à tout instant sa position et le but de sa promenade (+ informations sur l'environnement) (*the portable compass – the portable*).

Des lunettes qui déshabillent en relief et qui font aussi

jumelles lointaines pour voler avec les yeux (*special spy-glasses*).

La fusée-hydravion (*the boat-flare*).

Palonnier/*extrados* /*winglets* /nouveaux sponsons + sacoches.

Le yo-yo géant (*the giant yo-yo*).

Les choses utiles vides.

La boîte à fumée & la boîte à trous.

Le lit entièrement équipé pour la vie en apesanteur.

LE PLUS GRAND TÉLESCOPE DU MONDE (*THE BIGGER TELESCOPE IN THE WORLD*) OÙ ON POURRA ME VOIR PARTOUT À L'INTÉRIEUR.

Les adieux réversibles.

(Un jour, on pourra établir qu'une liaison a été établie par un appareil du même type mais plus élaboré mais où il n'y avait personne non plus.)

## postface

Manière d'entrer dans un cercle & d'en sortir, par son titre, déjà, révèle sa nature baroque et fantaisiste. C'est un joyeux mélange de journaux et de lettres écrites par des personnages « reconnus d'avance », Roi, Reine, Coiffeur, le tout entrecoupé d'ordonnances du roi et de descriptions de jardins où l'histoire continue et où il manque toujours quelqu'un. Chassé-croisé et espèce de course poursuite sentimentale, donc, entre trois personnages. Mais pas un simple jeu. Car, sur le mode plus ou moins calculé de la distance, de l'exagération, de l'allusion et autres circonvolutions baroques, finalement, tout y est traité et pensé, de notre monde. **PP**

## l'auteur

© U. Andersen



D'après ses réponses à un récent questionnaire d'enquête, elle s'est déclarée plutôt d'accord pour :

- 1°) S'enfuir de la vie quotidienne
- 2°) Vivre pour un moment
- 3°) Montrer à ses amis qu'elle est cultivée
- 4°) Visiter sans être obligée d'acheter.

Pascale Petit a notamment publié *Tu es un bombardier en piqué surdoué* aux éditions Bleu du Ciel en 2006, et plusieurs livres ou pièces de théâtre pour la jeunesse aux éditions Grandir et à l'École des Loisirs.

# la loi des rendements décroissants

Jérôme Mauche

## présentation



Parution octobre 2007  
ISBN 978-2-02-093179-3

Nous sommes environnés de langage. Il nous atteint par les signes imprimés, les registres de vocabulaires du travail, les informations et leurs experts, les magazines aussi bien que les notes de service. Pourtant, la violence du monde est invisible. L'argent on n'en parle que pour les jeux de bourse et ces indices qui sont censés nous concerner comme un bulletin de santé. Les rapports de force d'une fraction des hommes sur l'autre fraction des hommes cela aussi ça fait vieux jeu. Les entreprises sont presque des clubs de vacances, avec formation, participation, et ce n'est qu'une partie limitée de notre temps vital. C'est avec tous ces mots que Jérôme Mauche a fait les 201 fragments croissants de son livre: l'économie reine se prend les pieds aux vocabulaires qui la décrivent. Rien pour échapper à ces masses de langage *clean* qui nous environnent. Mais les voilà retournées sur elles-mêmes: dans la crudité des langues du monde propre, on retrouve toutes ces lois, l'homme vis-à-vis de la femme, l'obéissance consentie, les jeux de l'argent et leurs conséquences. J'avais lu, de Jérôme Mauche, *Électuaire du discount* (Le Bleu du Ciel, 2004), c'est ce livre qui m'a fait le solliciter. Une belle cure de salubrité, où le détournement du langage permet aussi d'en rire: attention subversif. **FB**

## l'auteur

© O. Rollier



Jérôme Mauche a notamment publié *Fenêtre, porte et façade*, puis *Électuaire du discount* et *Superadobe au Bleu du Ciel*. Il est aussi traducteur et intervient souvent par des performances, seul ou avec d'autres artistes comme Sabine Macher. Il propose en particulier des lectures de poésie au musée Zadkine (Paris).

## extrait

C'est à un véritable Colisée télévisuel que l'on assiste avec la reprise de cette entreprise de maintenance en direct passionnante grâce à l'œil vif de la caméra in situ qui répercute sec. D'une part se déchaîne, à droite, l'arrivée attendue des grands fauves de la concurrence internationale, vu les enjeux, jetés aussi dans l'arène, tandis que de l'autre, de naturel et de grandeur, pro-victimaires, se regroupent harmonieusement, en tas sur le sable, les pauvres petits salariés, prêts au martyre et sacrifice suprême de l'employabilité par conviction. Et ils espèrent encore, suppliant, jusqu'à la dernière minute, un miracle, le sauvetage d'au moins une partie sur place de la production, ce qui paraît bien mal parti, l'amphithéâtre n'ayant été creusé que pour la nauma-

chie, ce combat des destroyers contre le lobbying sur fond de ruine du paysage industriel. Car ils le savent déjà, d'ici quelques générations à peine, on viendra en souvenir ému touristique sur ces lieux, voire s'il le faut, en sous-main, les employés, vieux-croyants, dans le fond, se réjouissent aussi de ce martyr, en bonne et due forme, lorsque soudain les léopards se lâchent et qu'ils les dévorent à coup de plans sociaux. S'ouvrent alors le paradis peut-être, le repos, la préretraite pour la plupart. À moins que le pouce du téléspectateur toujours versatile dressé vers le haut, en signe pas du tout interrégatif (quand bien même la syntaxe obligée par la caméra se terminant par), leur impose quelques années encore de torture, de travail, de velléités de reconversion aussi.

## postface

Mais non, déclara dans la foulée immédiatement un des inspecteurs un peu plus malins, ce n'est que du texte; de loin on avait cru qu'il y avait quelque chose. Il n'y a rien à en tirer, simple erreur de leur part, persistance des anticipations antiques.

Allez, on en fera bien des cure-dents, ils en ont déjà le format prédécoupé, pratique.

Car ces petits fragments trop peu perdus avaient joué de malchance, misé – Je vous ai égarés pour ne pas vous perdre, certes –, mais intrinsèquement, c'est indéniable, n'étaient que du texte: mauvais symptôme, médiocre médium, nulle attente, aucune mort. Bon on en met 201 sous un blister tout neuf, on verra. On s'en doute, ce ne fut guère un succès.

Alors? Un peu de sang? Combien? 8 %, 15, allégé, pas du tout, beaucoup plus?

La contre-littérature ne sera pas le contraire de ce qui s'écrit, mais de la littérature hélas déjà tout-contre. **JM**

## présentation



Parution octobre 2007  
ISBN 978-2-02-096072-4

Une longue quête poétique née de la mer, la traversée d'une île, la violence de la Méditerranée natale, les légendes venues des rives d'Atlantique et peu à peu, à mesure que les figures ici émergent: celles du fond des villes et des ruelles, ou les errants et les marcheurs qui de toujours ont écrit ces ciels ou ces mers (comme on les trouve chez Jaccottet ou Saint-John Perse), ces figures deviennent à leur tour les premiers plans du récit. Alors le même mouvement presque hallucinatoire et lyrique se charge d'une exploration plus large, où on devine le poids autobiographique: les naissances et les deuils, ces voix qui vous guident dans l'hostile ou la désolation, et encore et encore la fascination des villes au risque actuel du monde. **FB**

## extrait

C'est une ville aveugle, qui descend aveuglément vers la mer, et quand j'étends les bras elle roule avec moi d'un horizon l'autre, elle tangué, s'éploie, chancelle au bord de fleuves rouges, dans la rumeur épaisse et veloutée du sang, elle a mon nom, elle est de moi, et quand je ferme les yeux, au cœur d'un faisceau d'éclairs rouges, embrasé, disparaît ce qui reste de ses oripeaux de pierre, plus rien que des cariatides sans visage et des bas-reliefs qui s'écaillent, une main, une arme, la tête d'un mort sous les sabots des chevaux, la guerre, ou des diables hilares, pris dans les dentelles

d'archivoltes si légères, si déliées, si subtiles, sous la courbe bleue de ce fragment de ciel étiré entre mes mains, que la lumière les frappant les fait chanter comme cordes de lyre, plus rien que des vagues, un long frisson rougeâtre courant au ras des vagues, la ville est ce que je porte, dans mon corps tendu mes mains ouvertes, j'en suis le texte j'en suis la chair, avec ses flèches, majuscules pointant haut hérissant la soie de la page, et ce chant, à ma voix mêlé, tous deux entrelacés comme corps d'amour qui s'appellent, et qui la baigne de sa tendresse froide, soutenant chaque mot, c'est le chant, c'est la phrase, la période de la mer, de celle qui, dans un bouillonnement de soie, sur les moirures de la vase où je me couche, où je me roule, fonde la ville, soudain, là, comme un songe abouti dans sa résille d'écume.

## postface

On abordait en aveugles des falaises accores: les lieux de la parole poétique, nous le savions sans le savoir, étaient à l'envers du monde. Nous n'avions pas de carte. Chantal bataillait contre les rocs dans la géographie de la langue, et revenait vaincue: on est trop petites.

Attendre que le monde tombe de notre hauteur avec ses apparences et ses peaux mortes, se tenir prêtes.

Mais on était affamées, et nues, on avait peur de tout.

Bientôt, la poésie viendrait au jour, évidente: l'âme inquiète ferait entendre forcément son imprescriptible droit à la vie. **MD**

## l'auteur

Née à Marseille. Après un premier livre publié tôt, elle s'engage dans une longue réflexion poétique dont *abadôn* serait la première porte.

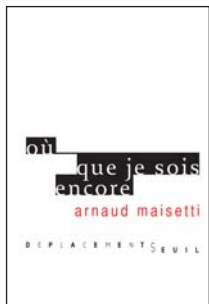
© O. Rollier



# où que je sois encore

arnaud maisetti

## présentation



Arnaud Maisetti a vingt-trois ans. J'avais lu de lui un mémoire de maîtrise sur *La Nuit dans les forêts* de Bernard-Marie Koltès : une façon d'attraper le texte, et un texte si central, que je souhaitais l'intégrer dans cette collection. Mais le pressentiment, pour écrire de cette façon sur Koltès, qu'il fallait une explication personnelle avec l'écriture. Arnaud Maisetti m'a alors transmis cette traversée chronologique d'une nuit dans la ville, travail en cours, avec ce lyrisme souterrain qui emporte les éléments, le jeu avoué ou pas avec Koltès, et partout la dureté de la ville. Texte en cours, mais décision prise. **FB**

Parution février 2008  
ISBN 978-2-02-096156-1

## postface

Et ce n'est pas formalisme – ce n'est pas expérience de laboratoire sur langage pour voir. Ce n'est pas refuge dans l'écriture. Une voix après l'autre, c'est toujours le monde; une voix après l'autre, quel autre accès sur le dehors que le dedans qui s'expulse, que l'expulsion du dedans tout chargé de l'ignorance du dehors, du dehors ignoré parcouru avec le non-savoir du dedans qui va, qui avance, qui cherche le dehors auquel s'affronter, se mesurer, ce dehors qui gronde rendu au visible du dehors, comme une chambre claire des néons qui la révèlent, qui font voir la profondeur de l'ombre, le relief des cavités, qui désigne l'invisible comme une torche jetée dans un puits laisse

voir à mesure qu'elle tombe des instants de sa paroi, l'immensité de son espace à travers le temps de la chute, dessine sur la nuit, son ombre qui s'efface – et produit lentement son effacement sans fin. **AM**

## l'auteur

Né en 1984, Arnaud Maisetti termine actuellement ses études de lettres à Paris. *Où que je sois encore* est son premier livre.

© O. Roller



## extrait

Voilà le chaos de ce soir. Cette fille qui traverse la nuit, encore et encore, et qui disparaît. Le chaos n'a pas de secret – il n'a pas d'heure, ni de durée. Ni de sens ni de projet. Il est partout où l'on va, mais personne n'en parle. Tout le monde y assiste, participe à sa trouée toujours plus avancée dans l'histoire. Chacun témoigne malgré lui et à chaque instant d'une appartenance puissante à son plan sans visée, sans objet ni mémoire. Cette nuit, il n'y a pas de bruits qui me trahissent. Alors je m'échappe – et je me soustrais à sa vue. Le chaos maintenant va m'oublier. La fatigue est désormais passée. Le marchand de sable est venu – et il ne m'a pas vu d'abord, caché sous le lit. Puis je suis sorti, je n'avais pas de monnaie. J'ai beaucoup ri. Il m'a pris pour un fou. La fatigue s'est ainsi éloignée. Regarder au dehors. Le chaos n'est pas comme la nuit – qui demande trop de temps pour que l'on s'habitue. Non. Le chaos sans délai prend possession de tout ici-bas de terre et de ciel emmêlés. [...] Demain je sais bien qu'aujourd'hui finira – et tout reprendra sa place, avec une précision d'aveugle; le chaos comme moteur unique de l'histoire. Mon histoire n'a pas d'histoire; elle n'a pas d'heure, ni de durée – en dehors du rythme qu'imprime ma voix dans vos têtes maintenant et jusqu'à l'heure de notre mort. Mon histoire n'avance pas dans le chaos fatigué du temps où comprendre. Je suis la voix dans le noir quand tout est si épais et que la mauvaise conscience frappe la terre en trois coups sourds. Dans vos têtes, le chaos s'épuise. Je prends la nuit sur mes épaules, et la relève jusqu'à la nuit prochaine. Car c'est de recommencer que j'agis.

# balayer fermer partir

lise beninca

## présentation



Parution février 2008  
ISBN 978-2-02-095336-8

Au centre d'*Espèces d'Espaces* de Georges Perec, un chapitre bref et mystérieux sur la question suivante: on trouve souvent dans les grands livres fantastiques une pièce inutile, non pas simplement une pièce vide, mais une pièce sans fonction, un lieu à la fois clos et ouvert. Bien sûr, un livre qui prend au sérieux cette hypothèse, qui n'est centrale que pour un nombre restreint d'initiés, se distinguait d'avance de tous les autres. La narratrice hérite d'une maison, la maison construite par son père, avec cette pièce – le mythe de Barbe-Bleue est convoqué – dans laquelle il n'était pas question d'entrer. Préparer la maison pour la vendre, c'est tout. Mais cela vient en opposition avec la chambre où on habite avec un copain, avec les heures qu'on passe au bureau, et la maison elle-même on la voit en fabrique. D'un élan sourd et mystérieux, les personnages, le père, la sœur, l'ami et quelques autres remplacent l'exploration obstinée des lieux. Rendez-vous avec la folie ordinaire, et complexité de notre rapport à l'espace. **FB**

## extrait

La maison. D'abord un plan dessiné à la craie sur le terrain fraîchement acquis. Filet blanc traçant au sol des espaces rectangulaires, pièces et couloirs, sautant les petits cailloux, surmontant les quelques roches non encore déterrées. Là il y aura le salon avec une vraie bonne cheminée, une salle de bains en bas et une

deuxième en haut, autant faire confortable et puis pourquoi choisir entre baignoire et douche, nous aurons les deux. Il savait ce qu'il voulait, cette maison à l'image de son confort intérieur, il a commencé à la monter parpaing après parpaing. Les sacs de ciment. Les palettes de carrelage. Les tubes de mastic. Chaque soir dépliés sur la table de la cuisine les catalogues pour le choix de la robinetterie, les placards, les poignées de portes. Une maison construite pièce à pièce dans son esprit avant d'être faite de béton et de briques. Pièce à pièce chaque week-end, monter les murs de parpaings. Lisser les joints du carrelage. Poncer les boiseries des portes fenêtres. Chaque week-end attendu pour cela. La lente montée vers la lumière de l'espace intérieur de mon père peu à peu scellé dans la matière première, peu à peu prenant consistance sous nos yeux. La cheminée qui fut le centre de tant de conversations, comme sa chaleur serait bonne, comme elle tirerait bien, sans fumée, la cheminée dressée au centre du salon, aussi imposante que le flot de paroles ayant devancé sa réalisation. La longue montée de la maison. L'ascension de la maison sans vacances. On partira à la mer quand les travaux seront terminés. Tu seras bien contente d'avoir une grande chambre pour toi toute seule. Les week-ends puis les vacances construisant échafaudant.

## postface

Puis il y a *Barbe Bleue*, la clé tachée de sang. Voilà, annonce Barbe Bleue à sa toute nouvelle épouse, les clés des deux grands garde-meubles, voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours, voilà celles de mes coffres-forts où sont mon or et mon argent, celles des cassettes où sont mes

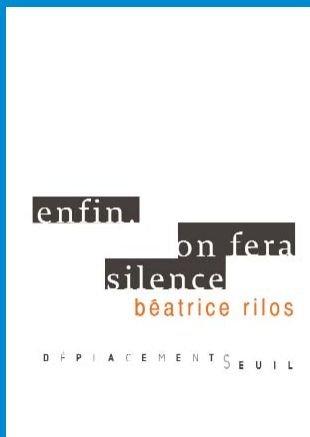
pierreries [...] ouvrez tout, allez partout, mais pour ce petit cabinet je vous le défends de telle sorte que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Une pièce emplie d'inconnu. **LB**

## l'auteur

Lise Beninca collabore au *Matricule des Anges*. *Balayer fermer partir* est son premier livre.

© O. Roller





Parution le 3 mai 2007

La collection **DÉPLACEMENTS** publiera six ouvrages par an. Elle est accompagnée d'un site Internet qui présentera en parallèle d'autres travaux des auteurs: [www.tierslivre.net](http://www.tierslivre.net)



Parution octobre 2007



Parution février 2008